

Et si le son ne disparaissait jamais ?

VibraSon

Quand la musique parle



Philippe Fischer

Philippe Fischer

VibraSon

Quand la musique parle

© Philippe Fischer, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1090-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



À mon Grand-Père, ce héros de 14 - 18

Chapitre 1

Rue des Acacias

Novembre s'était installé sans fracas. Les pavillons de la rue des Acacias semblaient encore engourdis. Le jour hésitait, gris clair, presque métallique.

Au loin, un trottement saccadé, régulier, venait troubler le silence. Une silhouette se détacha peu à peu, précédée d'un border collie nerveux. Le joggeur maintenait une cadence souple, maîtrisée. Son souffle ne trahissait aucun effort.

D'un geste bref, il salua un voisin qui regagnait son portail, une baguette de pain sous le bras. Le quartier s'éveillait à peine.

Puis il ralentit.

Un camion occupait l'espace devant sa maison.

Massif. Blanc. Trop large pour la rue. Une semi-remorque de déménagement, à en juger par le hayon entrouvert et les silhouettes qui s'activaient à l'arrière.

Le véhicule barrait entièrement son portail.

Il plissa les yeux, analysa la situation une seconde, puis ne perdit pas de temps. Il prit appui sur une poubelle, enjamba le muret d'un mouvement sûr et retomba sur le gazon sans vaciller. Le chien le suivit d'un bond agile.

Il jeta un regard vers le pavillon voisin.

On emménageait.

La maison, restée vide plusieurs mois, allait reprendre vie.

Alex, c'était son prénom, marcha vers sa porte d'entrée. Il sortit ses clés, ouvrit, laissa passer le chien, puis referma derrière lui. La rue retrouva son calme.

La maison était silencieuse.

Un silence plein, installé depuis des mois déjà. Il ne luttait plus contre lui. Il s'y était habitué comme on s'habitue à une pièce vide après avoir déplacé les meubles.

Sa femme était partie avec son meilleur ami. L'ironie avait eu la décence d'être simple. Au début, il avait cherché à comprendre. Puis il avait cessé. Il n'était pas fait pour les explications interminables.

Alex avait toujours été un solitaire.

Il n'était pourtant pas vraiment seul.

Le chien trottait déjà vers la cuisine, griffes légères sur le carrelage. Ce n'était pas le sien. Pas tout à fait. Il appartenait à sa fille, partie étudier la musicologie aux États-Unis. Elle l'avait confié à son père "pour quelques mois". Les mois s'étaient étirés.

Le border collie était encore jeune, trop joueur pour le calme de la maison. Il s'appelait Jazz.

Le chien s'assit devant lui, queue battante, attendant un signe.

La maison, malgré tout, respirait encore.

Soudain, les oreilles de Jazz se redressèrent.

Un froissement léger venait de la rue. Le préposé aux journaux venait de glisser l'édition du matin entre les barreaux du portail.

Alex n'eut pas besoin de parler. Il ouvrit la porte.

Le chien s'élança aussitôt, traversa l'allée en quelques bonds nerveux et disparut une seconde derrière la haie.

Jazz revint au galop, la tête haute, fier comme s'il rapportait une proie. Le quotidien pendait de travers entre ses crocs.

Alex esquissa un sourire.

C'était leur rituel.

Le début officiel de la journée.

Alex saisit le journal et balaya les gros titres du regard.

Rien de neuf sous le ciel de Paris.

Il posa le quotidien sur le plan de travail et se fit couler un café. L'arôme monta lentement, dense, rassurant. Il resta debout, tasse en main, devant la fenêtre qui donnait sur l'allée voisine.

D'un geste de l'index, il écarta légèrement le rideau.

Le ballet des déménageurs avait commencé. Des cartons passaient du camion à l'entrée du pavillon avec une efficacité mécanique.

Une femme supervisait l'ensemble, droite, précise, donnant des indications brèves. Alex supposa qu'il s'agissait de la nouvelle propriétaire.

À ses côtés, un jeune homme se tenait immobile, casque audio vissé sur les oreilles, mains dans les poches. Il semblait absent au mouvement qui l'entourait.

Alex observa la scène quelques secondes.

Il avait le temps.

La cinquantaine, il venait de quitter son travail. Il avait désormais plus de

liberté qu'il n'en avait jamais demandé.

Il n'était plus arrangeur, ingénieur du son. Du moins, plus officiellement.

Jusqu'à récemment, il travaillait dans l'un des studios d'enregistrement les plus réputés de l'avenue Foch. Un lieu feutré, tapissé d'histoire et d'ego. Le studio appartenait à Ed Moriz, producteur influent, habitué des soirées trop blanches et des yachts trop longs.

La collaboration avait duré des années. Elle s'était arrêtée brutalement.

La chanteuse américaine et influenceuse Sheila Winter devait y enregistrer les deux derniers titres d'un nouvel album très attendu.

La chanteuse avait posé une condition : travailler avec son propre ingénieur du son, un homme qui partageait plus que des pistes audio avec elle.

Lorsque Ed lui avait annoncé la nouvelle, Alex avait compris. Il n'avait pas négocié.

« Tu ne me verras plus », avait-il lancé avant de quitter le studio.

La porte avait claqué.

Depuis, le silence s'était installé.

Alex porta la tasse de café à ses lèvres.

Dehors, la maison voisine changeait de mains.

Alex ne s'ennuyait pas.

Ce break lui faisait même du bien. Il ne fallait simplement pas que cela s'éternise. Il retrouverait du travail, il en était certain. Dans le métier, son nom circulait encore avec respect.

Pantalon bleu clair, polo sombre, baskets aux pieds. Toujours un café à la main. Le café, c'était sacré.

Il traversa le couloir en silence. Au fond, une porte plus lourde que les autres. Il l'ouvrit et alluma la lumière.

Face à lui, un escalier plongeait vers le sous-sol.

Il descendit lentement, une main sur la rampe, l'autre protégeant sa tasse. Pas question de renverser son précieux breuvage.

En bas, l'odeur familière du bois et de l'électronique l'accueillit.

Il avait reconstitué un studio.

Le parquet était couvert de grands tapis épais qui étouffaient les pas. Les murs disparaissaient sous des panneaux de mousse acoustique soigneusement ajustés. Entre deux plaques sombres, des photographies dédiées d'artistes rappelaient des sessions passées, des nuits longues, des voix capturées au millimètre près.

Des guitares reposaient sur leurs supports, parfaitement alignées. Un synthétiseur occupait un angle de la pièce. Au centre, la console, imposante, presque vivante.

La lumière était douce, volontairement tamisée. Rien d'agressif. Ici, le son commandait.

Alex posa sa tasse près de la console et effleura les faders, ces petits curseurs qui permettent de régler le volume de chaque piste, du bout des doigts, comme on vérifie l'accord d'un instrument.

Ce sous-sol n'était pas un refuge.

C'était un territoire.

Une seule ouverture reliait le sous-sol au monde d'en haut : un soupirail étroit, au ras du plafond. La lumière y entrait en biais, pâle le matin, dorée en fin d'après-midi, bleutée le soir ; c'était son horloge.

Ici, le jour et la nuit ne se mesuraient pas en heures mais en nuances.

Alex pouvait passer des heures devant la console sans les voir filer. La passion ne se contente pas d'occuper l'esprit, elle le dévore. Parfois, il oubliait l'heure, le repas, le monde extérieur. Seul comptait ce qui vibrait entre deux fréquences.

Heureusement, Jazz veillait.

Un grattement discret à la porte.

Un souffle impatient.

Une truffe qui pousse la main.

Le chien était son rappel à la surface.

Sa montre vivante.

Alex levait alors les yeux vers le soupirail. La lumière avait changé. Toujours.

Il saisit une guitare posée contre le mur.

Ses doigts, marqués par les années de cordes et de consoles, effleurèrent le manche. Il laissa tomber deux, trois accords. Juste pour sentir la vibration. Le bois répondit avec chaleur.

Alex alluma la table de mixage. Les voyants s'éveillèrent un à un, comme une ville miniature qui rallume ses lumières. Les enregistreurs cliquetèrent doucement.

Une baisse de tension plongeait la pièce dans une demi-obscurité.

La console s'éteignit dans un râle inhabituel.

Un courant d'air froid frôla Alex.

La porte communiquant avec le garage... était-elle restée entrouverte ?

Quelques secondes plus tard, tout redevint normal.

Alex posa la guitare.

Aujourd'hui, ce serait autre chose.

Alex se dirigea vers la batterie installée au fond de la pièce. Il en fit le tour, ajusta un pied, resserra une vis, testa la tension d'une peau. Il connaissait chaque instrument comme un artisan connaît ses outils.

Alex n'était pas seulement ingénieur du son.

Il était musicien.

Il retira son polo, le jeta sur un fauteuil. En tee-shirt, épaules dégagées, il attrapa les baguettes.

Alex leva les baguettes.

Premier coup sec sur la caisse claire.

Le son claqua, précis, net, comme une gifle maîtrisée. Puis un rythme s'installa. Pas démonstratif. Brut. Organique. La grosse caisse pulsa, les cymbales frémirent, la pièce vibra.

Il ne jouait pas pour impressionner.

Il jouait pour sentir.

Les murs amortissaient, absorbaient, mais rien n'est totalement étanche. Le son cherche toujours une faille.

Au-dessus du sous-sol, le soupirail laissa échapper une pulsation sourde.

Chapitre 2

Jérôme

De l'autre côté de la propriété, dans la maison encore encombrée de cartons, se trouvait le jeune voisin,

Jérôme, vingt-six ans.

Frêle. Teint pâle. Des épaules étroites qui semblaient porter trop d'heures passées, penchées sur des équations. Il venait tout juste de soutenir son doctorat en mathématiques. Mention brillante. Félicitations du jury. Nuit blanche.

À quatorze heures, son lit était encore défait.

La chambre ressemblait à une zone de turbulence : vêtements au sol, cartons entrouverts, livres empilés en colonnes instables. Un ordinateur portable encore ouvert diffusait une lumière bleutée sur le désordre.

Le premier coup de caisse claire le tira d'un demi-sommeil.

Puis la pulsation.

Un groove précis, presque chirurgical.

Jérôme ouvrit un œil.

Retira son casque.

Il resta immobile quelques secondes. Il n'aimait pas les bruits imprévus. Les bruits avaient des causes. Les causes avaient des logiques.

Il se redressa.

Le rythme continuait, régulier, travaillé.

Ce n'était pas un amateur.

Il posa les pieds au sol, enjamba un tas de vêtements et s'approcha de la fenêtre.

Le son venait d'en bas.

Pas de la rue.

Pas d'un salon.

D'un sous-sol.

Jérôme esquisssa un sourire presque imperceptible.

— Intéressant.

Il referma, s'éloigna de la fenêtre et se retourna.

Torse nu devant le miroir de sa chambre, il observa son reflet.